

VOTRE RÉGION

LARDIER-ET-VALENÇA | Entretien avec la journaliste du journal Le Monde qui est l'invitée d'À livres perchés, demain

Florence Aubenas : « Chacun dans sa vie est confronté à une expérience terrible »

Ne l'appellez pas, elle ne décrochera pas. La journaliste Florence Aubenas termine l'écriture de son dernier livre, qui porte sur l'affaire Thomassin, et il ne faut pas la déranger. Mais à l'occasion de sa venue dans les Hautes-Alpes, ce week-end, elle a accepté de parler de son métier de grand reporter. Sa détention en Irak en 2005 avait mobilisé l'opinion publique. Un épisode de sa vie dont on lui parle encore aujourd'hui.

→ **Vous prochain livre (la sortie est prévue en octobre aux éditions de l'Olivier) est consacré à l'affaire Thomassin. Pourquoi vous êtes-vous penchée sur le meurtre d'une postière en 2008, pour lequel l'ex-espion du cinéma français, Gérard Thomassin, est mis en cause ?**

«Le bouquin n'est pas du tout fini. Cela m'embête un peu de l'aborder sur le fond. Donc je vais vous en dire deux trois choses. Cette affaire me semblait symptomatique du fonctionnement de la justice. Elle a eu de multiples rebondissements au niveau de la procédure : des mises en détention, des remises en liberté, des renvois devant les Assises, des renvois annulés... Pour moi, l'intérêt était de travailler sur une affaire qui n'est pas close.»

→ **Vous relatiez également dans un livre sorti en 2005 une autre affaire qui avait fait grand bruit. Le procès d'Outreau. Comment abordez-vous un fait divers ?**

«C'est très compliqué. En France, il y a une très grosse pression au moment où un fait divers a lieu. Il y a une course à l'information, on l'a vu dans Outreau, on le voit dans l'affaire Grégory. Je comprends cela. Je suis journaliste, je fais partie de ce monde-là et je ne vous dis pas ça pour le dénoncer en me mettant à part. La difficulté est d'essayer de résister à tout cela, d'avoir des informations, de les recouper. Dans l'affaire d'Outreau, toutes les sources, que ce soient le juge, certains avocats, la police, les

voisins convergeaient à dire : tout le voisinage est coupable. La difficulté est donc d'essayer de tout respecter, comme la présomption d'innocence par exemple.»

→ **Vous avez couvert des conflits dans le monde pour Libération. Quel est celui qui vous a le plus marqué ?**

«Je vous répondrai bêtement qu'il n'y a pas d'échelle de gradation, en disant qu'un conflit est pire qu'un autre. C'est une mauvaise façon de voir les choses. Mais celui qui m'a le plus marqué, c'est le premier où j'ai été envoyée. La presse n'est pas un endroit où vous êtes formée à ce genre de choses. En tout cas à l'époque où j'ai commencé, en 1994, on ne vous dit pas : vous allez devenir journaliste de guerre, voilà comment il faut se comporter. Vous y allez un peu par hasard, ce qui a été mon cas. Un jour, on te dit qu'il n'y a personne pour aller au Rwanda, est-ce que ça t'intéresse ? Vous n'avez jamais vu tirer quelqu'un de votre vie, sauf peut-être un oncle chasseur. Vous n'êtes pas du tout dans cette ambiance-là et vous êtes projetée sur un terrain de guerre à la descente de l'avion avec votre bouteille d'Evian et votre passeport tamponné. Cette expérience-là est très particulière.»

→ **Vous êtes enlevée le 5 janvier 2005 à Bagdad en Irak au cours d'un reportage, puis retenue en otage durant cinq mois. Vous y repensez souvent ?**

«Cela marque une vie. Chacun dans sa vie est confronté à une expérience terrible. Cela peut être des choses banales. Certaines personnes peuvent vivre un divorce comme une tragédie. Ça n'est pas risible de dire ça. Un cambriolage peut être vécu comme un drame pour plein de raisons différentes. Chacun a donc sa propre expérience. La mienne, c'est évidemment celle-là, et les autres – comme vous aujourd'hui – m'y renvoient régulièrement. Je trouve ça tout à fait normal. Pour beaucoup de personnes,



« Gap, c'est magnifique comme ville. J'adore cette région. C'est par plaisir que j'y vais. J'aime les montagnes et cette montagne-là en l'occurrence », confie la journaliste Florence Aubenas. Photo archives Le DL.

ça reste une étiquette sur moi. Au début, je me battais beaucoup contre ça : je ne suis pas qu'une ex-otage. Au bout de quelques mois, je me suis dit : si, je le suis aussi. En tout cas, ce n'est pas une page que j'ai essayé de tourner.»

→ **Même 13 ans après, on vous en parle encore ?**

«Quand on m'en parle, je réponds toujours. Et quand on me demande des détails, je le fais aussi. C'est une expérience qui m'a énormément touchée. La chance que j'ai eue, très sincèrement, c'est qu'elle a été partagée par beaucoup de Français. Beaucoup de gens ont lâché des ballons, mis des portraits, etc. Ça vous porte. Cette expérience, cette aventure commune, je ne sais pas comment la nommer, je la raconte volontiers. Je réponds car c'est quelque chose qui ne m'appartient pas seulement. Cela appartient aussi aux gens qui se sont bougés un dimanche après-midi à la place d'aller prendre le goûter (rires).»

→ **Dans votre profession, existe-t-il une ligne entre la vie professionnelle et la vie privée ?**

«Dans ma manière de prati-

quer, cette ligne n'existe pas. Mais c'est mon choix. Je ne recommande à personne de fonctionner comme ça. Ma vie professionnelle et ma vie privée s'imbriquent totalement. Mes amis sont souvent des journalistes. Là, je ne bouge pas beaucoup. Une des rares sorties que je vais faire puisque je suis sur ce livre, c'est d'aller à ce festival. Et ça me fait autant plaisir que si j'allais voir des amis. Très souvent, ça énerve vos proches. Vous êtes la personne qui n'est pas là à Noël parce que tout à coup il a fallu partir ici où là. Ma vie, je l'ai construite comme cela, sans même m'en rendre compte d'ailleurs. Ça s'est fait tout simplement et ça me plaît beaucoup.»

→ **Dans votre carrière, être une femme a-t-il été une barrière à votre progression ?**

«Pour moi, pas du tout. Mais je conçois très bien que cela ait pu être le cas pour certaines de mes consœurs. Vous avez entendu parler des viols de journalistes en Égypte par exemple ou au Pakistan pendant les manifestations. Le fait d'être une femme peut vous mettre dans ces situations-là. Personnellement, je n'ai pas été confrontée à cela. C'est une chance.»

→ **Quels sont les sujets d'actualité qui vous**

interpellent ?

«En ce moment, je ne suis pas du tout l'actualité (rires). Je débranche le portable. J'ai hâte aussi de m'y remettre. J'aime beaucoup la vie d'un journal. J'adore m'arrêter de temps en temps, faire un bouquin, me lancer à fond dedans. Revenir au journal Le Monde où je travaille aujourd'hui, c'est un plaisir aussi. Je suis ravie d'y retourner en octobre. Ce n'est pas du tout une punition.»

→ **Je vous pose quand même une question.**

«Oui, allez-y.»

L'INFO EN +

BIO EXPRESS

Florence Aubenas est née le 6 février 1961 à Bruxelles, d'une mère journaliste et d'un père diplomate. Après des études littéraires, elle réussit le concours du Centre de formation des journalistes (CFJ) d'où elle sortira diplômée en 1984. Florence Aubenas travaille pour *Le Matin de France* et *Le Nouvel économiste*, avant d'entrer en 1986 à *Libération*, qu'elle quittera en 2006. Elle rejoint *Le Nouvel Observateur* puis *Le Monde*, en 2012. D'abord secrétaire de rédaction, elle devient grand reporter et couvre des conflits au Rwanda, au Kosovo, en Algérie, en Afghanistan et en Irak. Le 5 janvier 2005, la journaliste est enlevée à Bagdad en compagnie de son fixeur, Hussein Hanoun al-Saadi à l'université de Bagdad lors d'un reportage sur les réfugiés de Falloujah.

→ **Depuis plusieurs années, des personnes fuyant leurs pays empruntent la route des Alpes. Quel regard portez-vous sur la crise migratoire ?**

«Je pense qu'il faut être fou en France, quelle que soit la place que l'on a dans la société, pour ne pas considérer ce sujet. C'est devenu un tel enjeu politique, sociétal, humain que tout le monde doit s'y intéresser, et non pas cultiver les peurs. Beaucoup de personnes vont chercher des migrants, les hébergent. Les associations distribuent de la nourriture et des vêtements. Il existe une véri-

table mobilisation qui ne se revendique pas. Souvent les gens n'osent même pas le dire, quelques-uns le font mais pas tellement. Je suis très frappée par cela. Je m'interroge. Pourquoi quelqu'un qui aide les migrants ne le revendique pas davantage ? Aujourd'hui, c'est presque plus facile de dire "les migrants dehors" que "j'aide les migrants". Or, je pense qu'il y a plus de personnes qui les aident que de gens qui veulent les mettre dehors.»

Propos recueillis par Flavien OSANNA

LE PROGRAMME de ces deux jours

La 9^e édition d'À livres perchés se déroule aujourd'hui et demain à Lardier-et-Valença. Voici le détail du programme :

■ Aujourd'hui à 17 h : rencontre avec Michael Zumstein, photoreporter de l'agence Vu.

■ À 21 h : ciné-piano "Voyage au temps du cinéma muet", par Pierre Jauffret.

■ Demain de 10 h à 18 h :

salon du livre sur la place du village avec une cinquantaine d'auteurs et d'éditeurs, avec à 10 h 30, les nouveautés de la rentrée littéraire. Exposition photos de Michael Zumstein et animations pour les enfants.

■ À 15 h : rencontre avec l'une de meilleures grimpeuses de la planète, Stéphanie Bodet,



Deux jours où il est possible d'échanger avec des auteurs.

auteur du livre "À la verticale de soi".

■ 16 h 30 : rencontre avec la journaliste Florence Aubenas, auteur de plusieurs ouvrages dont "La Méprise, l'affaire

d'Outreau", "Le quai de Oustréham", et "En France".

Gratuit. Renseignements au 06 46 41 71 57. www.alivresperches.com

LA PHRASE

« Un jour, on te dit qu'il n'y a personne pour aller au Rwanda, est-ce que ça t'intéresse ? »

Florence Aubenas | Journaliste au Monde

HAUTES-ALPES | Une étude de l'Anses révèle les raisons de l'épidémie qui a causé la mort de 54 bêtes

Fièvre charbonneuse : les conditions climatiques en cause

Les conditions climatiques sont le seul facteur commun entre les 23 foyers identifiés de fièvre charbonneuse dans les Hautes-Alpes, selon une étude épidémiologique réalisée fin juillet par l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail (Anses).

Depuis le premier cas relevé le 28 juin à Montgardin, le sud du département est confronté à la plus importante épidémie animale de maladie du charbon (ou anthrax) observée en France depuis près de 20 ans.

Le dernier bilan officiel fait état de 23 foyers sur 13 communes et 54 bêtes mortes, en majorité des bovins. Les autorités sanitaires recensent 54 personnes sous traitement

antibiotique préventif mais aucun malade.

Un rapport commandé par le ministère de l'Agriculture

« Le seul facteur commun entre les foyers identifiés réside dans les conditions climatiques très favorables à la remontée de spores de *Bacillus anthracis* », bactérie responsable de la fièvre charbonneuse, qui survit pendant de nombreuses années dans les terres où ont été enterrées par le passé des animaux morts du charbon ou porteur de la maladie, estime l'Anses.

Les premières conclusions de son rapport commandé par le ministère de l'Agriculture, et attendu pour la première quinzaine de septembre, ont

été publiées sur la plateforme d'épidémiologie en santé animale (Plateforme ESA).

"Cet épisode s'inscrit dans un schéma classique de réapparition de l'infection. Aucun autre facteur commun n'a été mis en évidence susceptible d'expliquer l'ensemble des foyers", ajoutent les experts chargés de déterminer l'origine de cette maladie transmissible à l'homme et potentiellement mortelle dans ses formes les plus rares.

Selon l'épidémiologiste Didier Calavas, coordinateur de la Plateforme ESA, un « enchaînement » de sécheresse prolongée et de fortes pluies depuis l'été 2017 a favorisé la remontée des spores responsables de la maladie, qui ont

contaminé l'herbe transformant les sols en « champs maudits », comme ils sont surnommés.

Deux plaintes contre X

Un deuxième mode de contamination a également été observé : « La distribution d'herbe fauchée durant l'été 2018 et donnée à des animaux qui était cette fois-ci dans les bâtiments, sans accès aux pâturages », a ajouté l'épidémiologiste.

La topographie des lieux et la distance entre les foyers amènent à penser qu'il « ne peut pas y avoir un point géographique unique à l'origine de l'ensemble des foyers observés », a estimé M. Calavas.

Deux plaintes contre X ont été déposées la semaine der-

nière par la Fédération départementale des syndicats d'exploitants agricoles (FDSEA) et les Jeunes agriculteurs (JA) des Hautes-Alpes, selon le parquet de Gap.

Le monde agricole soupçonne d'importants travaux concernant une ligne haute tension du Réseau de transport d'électricité (RTE) et souhaite « connaître la vérité » sur la résurgence de la maladie.

« Le parquet recherche si les faits dénoncés sont susceptibles de caractériser des infractions pénales avant de poursuivre les investigations dans le cadre d'une éventuelle enquête préliminaire », a indiqué le procureur de la République de Gap, Raphaël Balland.



« Les conditions climatiques » sont le seul facteur commun entre les 23 foyers identifiés de fièvre charbonneuse dans les Hautes-Alpes, selon une étude épidémiologique.

AFP